

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 59, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 95–100.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Temps rêvé

Annick Perrot-Bishop, *Fragments de saisons*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales/nouvelles », 1998, 106 pages, 14,95 \$.

Annick Perrot-Bishop est une auteure qui semble construire ses recueils de nouvelles avec patience et longueur de temps. Son premier recueil de nouvelles, *Les maisons de cristal*, date de 1990. C'est seulement à la fin de 1998 qu'elle a publié son second sous le titre *Fragments de saisons*. Les récits s'y teintent de rêve et de poésie (l'auteure est d'ailleurs également poète), comme dans le précédent, tout en constituant un recueil un peu moins organique que le premier.

Douze nouvelles composent ce court ouvrage. Les récits sont brefs, économes, elliptiques, certains ne faisant que trois ou quatre pages. Plusieurs ne se présentent que comme un arrêt sur image et comprennent à peine une ébauche d'histoire. C'est le cas par exemple de la nouvelle « La femme du monde », la plus courte du recueil, qui livre simplement l'image d'une femme réapprivoisant son identité; le récit est à la deuxième personne et le narrateur se contente de capturer cet instant de manière allusive. De même, tout ce que l'on retrouve dans « La colère avalée » est la description de la lutte d'une femme contre sa colère. D'autres comprennent une série de tableaux joints de manière non explicite et dont la somme finit par constituer une esquisse de récit. C'est ainsi que « À l'aube de la mémoire », qui inaugure le recueil, se présente comme une succession de fragments numérotés de 1 à 7 où le récit, après avoir alterné entre le point de vue d'un narrateur témoin d'une scène maritime et celui d'une narratrice enfermée dans une coquille errant au gré des flots, se termine par une interpellation de l'autre menant à la fusion dans un *nous* final :

À bout de souffle, nous nous roulerons dans les vagues, jusqu'à ce que nos corps s'unissent, dans le même désir de rompre la solitude de notre espèce. (« À l'aube de la mémoire », p. 19)

L'œuvre entière fonctionne d'ailleurs un peu de la sorte. Sans qu'il s'agisse d'un recueil organique d'où l'on pourrait tirer un récit unificateur, il s'établit tout de même certains liens entre les récits, telle cette Uhla éponyme qui, dans une première nouvelle, disparaît et est retrouvée, puis, dans « Les chiens-lazelles », fait un bref passage entourée des mêmes animaux mystérieux qui symbolisent nos peurs humaines. Il existe aussi entre les différents textes un fort lien thématique : tous ont des racines qui plongent dans la mer, et certains de leurs personnages, telles les figures féminines de « La noyée » et du « Fil de nacre », sortent littéralement des eaux pour renaître. Tous les sèmes marins y passent, les coquillages, les bateaux, la plage sablonneuse, et même une sorte de sirène dont la chevelure se prend dans les filets des marins. Amorcé sur un passage de l'eau à l'air libre, le recueil se termine sur l'image d'une femme aperçue s'avancant vers les profondeurs de l'océan.

C'est un étrange univers que celui d'Annick Perrot-Bishop. Elle semble plus intéressée à camper des atmosphères et à mettre en mots des symboles qu'à développer des personnages tangibles. Les figures qui évoluent dans ses nouvelles sont indistinctes et relèvent plus de la constitution du mythe que de la caractérisation. Plusieurs de ces histoires sont, à partir d'un rejet ou d'une exclusion, celles d'un réapprovisionnement et d'une réconciliation, mais cette reprise de contact se produit surtout entre l'individu et les forces qui l'entourent et le transcendent. Il est significatif de constater qu'il y a beaucoup de temps itératifs (l'imparfait et certains présents) dans ces récits, plus de scènes décrites au présent et de paroles rapportées et réduites à leur essence que d'action et de dialogues en discours direct.

Loba se taisait. Elle venait de comprendre que la noyée était l'enfant qu'elle avait perdue, celle qui, autrefois, avait été jetée dans l'océan. Elle s'approcha de sa fille et se contenta de lui saisir la main droite, celle qui manquait à sa naissance. Elle se rappela alors que c'était elle qui, plus tard, lui avait confectionné cette main. Au creux de la paume, joyeusement, des reflets de nacre dansaient. (« La noyée », p. 40)

Il se dégage du recueil une force intemporelle, certes, mais on cherche aussi parfois à quoi se rattacher dans tous ces récits. Il y a peut-être erreur sur le genre : là où l'on s'attend à trouver la fulgurance de la nouvelle, on rencontre surtout des textes s'apparentant plus volontiers à la poésie et à ce qu'elle peut avoir d'enveloppant, de diffus. Dans son communiqué de presse, l'éditeur décrit cet univers comme un fantastique *soft*, mais je serais plutôt encline à l'associer à une sorte d'imaginaire mythique, voire onirique, où tous les niveaux se mêlent et s'entrecroisent. L'écriture, travaillée à l'extrême, contribue à la forte teneur symbolique de ce recueil et, si l'expérience nous tente, en fait une œuvre à décoder, comme s'il s'agissait d'un songe.

Il aurait fallu interrompre ce songe qui ne m'appartenait pas, retenir les images qui me coulaient dans la tête, la poitrine, se pressaient de toutes leurs forces contre ma cage thoracique. Elles s'engouffraient pêle-mêle dans ma gorge et des lambeaux restaient suspendus au larynx comme des dentelles déchirées, avant de sombrer dans le halètement des poumons. Le songe devait être surpris par la bruyance du cœur, inquiet du tumulte des voix qui s'enlisaient, ne trouvant aucun appui, aucune résistance pour freiner leur chute dans les profondeurs d'un sommeil-prison. (« Rêves sur un songe », p. 41)

Sylvie Bérard

Les voix de la périphérie

Collectif sous la direction de Maryse Condé et Lise Gauvin, *Nouvelles d'Amérique*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 192 p., 21,95 \$.

L'intérêt de Lise Gauvin pour cette aire culturelle qu'est la francophonie est bien connu. Ce recueil réunissant des voix issues de diverses littératures francophones d'Amérique — ou plutôt des Amériques — procède donc, pour l'écrivaine et professeure à l'Université de Montréal, d'une démarche des plus cohérentes.

C'est en 1994, à l'occasion de la Rencontre internationale des écrivains, que fut lancée l'idée de cette « courtepointe » de textes francophones, souligne Lise Gauvin dans un liminaire intitulé « Tableaux d'une autre Amérique ». Voilà un titre qui, dans une certaine mesure, résume assez bien le projet général d'un recueil qui n'abordera jamais le continent américain par sa face étasunienne. Plusieurs des seize auteurs — dont la moitié sont du Québec — nous convient en effet à la périphérie de l'empire, là où viennent s'échouer les rêves ambigus du Nouveau Monde. Les quêtes identitaires, les quêtes amoureuses, la recherche des origines, la question linguistique apparaîtront comme les principales avenues empruntées par des écrivains qui nous proposent des textes parfois amusants, parfois habiles, mais jamais vraiment forts.

La Guadeloupéenne Maryse Condé, qui dirige cette entreprise éditoriale avec Lise Gauvin, ouvre le recueil. La narratrice de son « Portrait de famille » se souvient du « spectacle peu courant » qu'ils offraient, elle et les siens — le père, la mère et les huit enfants —, « assis aux terrasses du Quartier latin dans le Paris morose de l'après-guerre ». Chaque trois ans, les parents, qui étaient fonctionnaires, avaient droit à un séjour en métropole avec leur progéniture. Le père « ancien séducteur au maintien avantageux », la mère « couverte de somptueux bijoux créoles » se réclamaient d'une culture française qui, pourtant, les ostracisait. Ces Guadeloupéens « aliénés », comme devait les qualifier l'un de leurs fils, étaient en fait « profondément convaincus que seule la culture occidentale vaut la peine d'exister », et n'avaient rien voulu retenir de leur héritage africain. L'anecdote du texte se situe après la guerre. Mais elle pourrait avoir lieu aujourd'hui aussi. « Combien d'entre nous ont opéré leur conversion comme l'exigent les Afrocentristes américains ? Qu'avons-nous réellement fait pour les cultures de l'Afrique et des diasporas ? » demandera d'ailleurs la narratrice au bout du compte. Ainsi se termine un texte qui tient davantage de la démonstration que de la fiction, et qui aurait peut-être mieux trouvé sa place dans un essai comme *Penser la créolité*, que Maryse Condé a écrit en collaboration avec Madeleine Cottenet-Hage.

Le thème du retour est aussi privilégié par Gisèle Pineau, une compatriote de M^{me} Condé, qui nous donne « Amélie et les anolis ». Arrivés en France au début de l'âge adulte, Amélie et Fortuné y avaient travaillé quarante ans, rognant sur chaque sou gagné pour réaliser un rêve : revenir dans l'île natale et y acheter un lopin de terre. Mais ce rêve porté toute une vie fut en fait celui d'Amélie seule ; Fortuné s'était ménagé en secret une autre existence, plus jouissive et rieuse, loin des fantasmes nostalgiques de sa femme. Pour cette dernière, du reste, le retour dans une Guadeloupe devenue étrangère s'avérera décevant. Sur fond de quête identitaire, « Amélie et les anolis » retrace, avec simplicité et sensibilité, le parcours d'une vie gâchée.

La Guadeloupe est encore représentée par Gerty Dambury et Ernest Pépin. Dans « Ruptures », la première relate, sur un mode elliptique mâtiné de fantastique, la sombre histoire d'une jeune femme dont le mari meurt sitôt les noces consommées. Quant à Pépin, il met en scène, avec « Don Moril et ses deux femmes », un étrange triangle amoureux : Moril coulera en effet des années — voire des décennies — idylliques avec sa maîtresse avant que ne débarque sa légitime moitié. La maîtresse est dès lors abandonnée au profit de l'épouse officielle. Le texte est léger et charmant, proche du conte oral et quelque peu folklorique.

« Passer l'éponge », du Franco-Ontarien Maurice Henrie, constitue une autre variante du ménage à trois. Mais dans ce cas-ci, Jean-Claude et ses deux femmes (qui sont deux sœurs) partageront le même toit. Non sans heurt, on s'en doute. Le triangle trouvera cependant un *modus vivendi* relativement satisfaisant. La nouvelle est assez bien trousseée, mais pourquoi diable figure-t-elle dans un recueil qui se targue d'explorer les autres Amériques ? En fait, si des écrivains confirmés comme Henrie, Marie-Claire Blais, Suzanne Jacob, André Brochu se révèlent égaux à eux-mêmes, on ne voit guère en quoi leurs textes s'inscrivent dans le projet annoncé en ouverture.

De tous les Québécois, c'est peut-être Gilles Pellerin, avec un « Dzilli nébissa » dont l'anecdote transpose en Géorgie

l'éternel dilemme linguistique, qui colle le mieux au thème de ce collectif. Ici le nouvellier met en scène un narrateur confronté au contexte des nationalismes de l'ex-URSS, et impose le parallèle avec la situation québécoise. Ça n'est pas la première fois que Pellerin plonge en ex-URSS, État jadis composé de plus d'une centaine de peuples et de groupes ethniques, pour en tirer quelque comparaison avec le Québec. Et une fois encore la verve de l'écrivain, alliée à un sens aigu de la structure novellistique, conduit à un texte réussi.

Jean Babineau, l'auteur d'un roman, *Bloupe* (Éditions Perce-Neige, 1993), qui a en son temps attisé la controverse à Moncton, illustre quant à lui la problématique acadienne dans « La foulée ». *Bloupe* était écrit en « chiac », un mélange de français et d'anglais où cohabitent, en simultanéité, plusieurs niveaux de langue, et qui est un peu l'équivalent du joual québécois. L'anecdote de la nouvelle, plutôt banale — un Acadien est en vacances au Mexique —, paraît éminemment secondaire ; importe davantage, ici, la résurgence du chiac, cette langue de minoritaires qui, en Acadie même, ne fait pas l'unanimité.

À Babineau, Émile Ollivier, écrivain d'origine haïtienne maintenant établi au Québec, propose une manière d'écho ironique. Son texte montre qu'« une véritable frénésie de création » finit par mettre « la nation » en péril : Haïti prend des allures de Babel. Mais les bureaucrates veillent et l'État interdira « les mots qui n'appartenaient pas au terroir, qui n'avaient pas poussé avec nos racines ». Avec « La supplique d'Élie Magnan », Ollivier livre, sous forme de décapante métaphore linguistique, l'un des textes les plus maîtrisés du recueil.

Mais malgré que l'on puisse établir des rapprochements, voire des parentés thématiques entre différents auteurs, *Nouvelles d'Amérique*, où sont déclinées toutes les variantes du texte bref — nouvelles, contes, fables —, constitue un ensemble plutôt artificiel. Les seize voix présentes ici ne parlent guère de l'empire : tout au plus nous donnent-elles des nouvelles de la périphérie.

Francine Bordeleau